

Diable de Ferron !

JACQUES CARDINAL, *La part du diable. Le Saint-Élias de Jacques Ferron*, Montréal, Lévesque éditeur, 2015, 228 pages

Simon Couillard

Volume 10, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couillard, S. (2016). Compte rendu de [Diable de Ferron ! / JACQUES CARDINAL, *La part du diable. Le Saint-Élias de Jacques Ferron*, Montréal, Lévesque éditeur, 2015, 228 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 14–15.

DIABLE DE FERRON!

Simon Couillard

Enseignant en philosophie, Cégep de Victoriaville, Doctorant en études québécoises, UQTR

JACQUES CARDINAL

LA PART DU DIABLE. LE SAINT-ÉLIAS DE JACQUES FERRON

Montréal, Lévesque éditeur, 2015, 228 pages

Il y a une chose que je n'ai jamais comprise : la phrase de Sartre disant que « l'enfer c'est les autres ». Moi je croirais plutôt que c'est le contraire : « le ciel c'est les autres ! » et que l'individu, en dernière analyse, qui meurt toujours seul, meurt pour la vie de l'humanité. La mort fait partie de la vie, et c'est la mort qui donne son charme à la vie. C'est à cause de la mort que l'amour est nécessaire. On fait l'amour parce qu'on va mourir.

– Jacques Ferron, entrevue à Radio-Canada diffusée le 28 août 1977

Sed verbum Dei non est alligatum

– Deuxième lettre de saint Paul à Timothée, chapitre 2, verset 9

Jacques Ferron a fait pour ces lieux du Saint-Élias entre Louiseville et Batisscan ce que, entre autres, Gabrielle Roy a fait pour le Manitoba, lyrisme en moins : il leur a donné une dimension poétique et symbolique qui les rend plus dignes d'intérêt. Il s'agit parfois de petits détails. Qu'on pense à l'évocation de cette « grosse Sainte-Anne de Machiche » (grande statue de bois sculpté par Thomas Baillargé en 1832 représentant la sainte) dans sa « niche de verre » (un pavillon vitré au style antique construit pour empêcher sa détérioration, essentiellement causée par les pèlerins qui en ramenaient des parcelles, et qu'on trouve au fond du cimetière jouxtant l'église, à mi-chemin entre les douze maisons bourgeoises¹ et ce qui serait le « petit-village » de Yamachiche) que le capitaine Maheu met en parallèle avec l'idole peule et qui prend son relief dans le langage « québécoisé » de Philippe Cossette. On y trouve une raison supplémentaire de faire le détour. Je le mentionne pour illustrer le fait que, dans son ouvrage, Jacques Cardinal accomplit un travail de reconnaissance analogue, mais avec le roman de Ferron comme territoire : Cardinal oriente le regard sur la richesse qui se trouve dans les recoins de l'œuvre, il

enrichit notre rapport à celle-ci en étayant ses dimensions théologiques et historiques qui échappent à une lecture qui se fixe sur l'intrigue et sa destination. *La part du diable. Le Saint-Élias de Jacques Ferron* est donc un livre de culture. C'est une exégèse remarquablement intéressante.

Cardinal analyse cette « diablerie » du Saint-Élias, dans laquelle il est question de la lignée de Philippe Cossette (« gros cultivateur » et opérateur du pont de Batiscan que l'on surnomme Mithridate), qu'assure le docteur Fauteux (Faustus, Faust... un Méphisto, en fait) en jetant dans les bras de sa femme Marguerite le vicaire Armour Lupien, à la fois comme une leçon de théologie et comme une version alternative du récit de la survivance canadienne-française. L'ouvrage compte dix chapitres, un prologue, un épilogue (pour ce dernier, l'auteur a produit une courte synthèse à partir des travaux en histoire régionale sur l'industrie maritime dans le comté de Champlain qui vaut son pesant d'or), un résumé du Saint-Élias en annexe et un appareil de notes et références. Cette dernière section compte pour un peu plus de la moitié du livre si on inclut la bibliographie. C'est que l'analyse est d'abord celle du contexte, dans le grand angle.

Pour l'auteur, Ferron veut ainsi rendre compte de l'existence d'une religiosité centrée sur le Christ de la miséricorde durant la Survivance, d'un catholicisme pratique, à l'échelle de la paroisse et loin de l'évêché, qui est celui d'un peuple qui résiste à la domination de Rome, tel Mithridate à son époque.

Chacun des chapitres expose une leçon théologique tirée du roman, une leçon qui se trouve inextricablement liée au contexte historique et politique du Canada français du XIX^e siècle. Sur ce contexte, ce sont surtout les chapitres 1 (« Un récit identitaire ») et 2 (« Le clergé : pouvoir et antagonisme ») qui en jettent les bases. Au cœur de la situation politico-religieuse du Canada français du XIX^e siècle, telle que le roman de Ferron nous la présente, se trouverait l'« antagonisme entre le prêtre abstrait et le prêtre tolérant » (p. 17). Dans le Saint-Élias, ceux-ci seraient personnifiés respectivement par Mgr Laflèche, l'évêque historique de Trois-Rivières, et le chanoine Tourigny, un personnage fictif. Pour Cardinal,



Laflèche incarne « l'ultramontain intransigeant » alors que Tourigny se situe « en marge du discours autorisé de la survivance (sur l'avenir de la nation) proposé par le clergé » (p. 25). Ce dernier se démarquerait par sa modération, son pragmatisme et son réalisme : « À chacun son lot ici-bas, semble dire le chanoine » (p. 36). C'est cette théologie « concrète » dont le curé fictif de Batiscan est le tributaire, une théologie qui reconnaît la part du diable dans la suite du monde, que l'auteur trouve en filigrane du Saint-Élias et qu'il détaille au fil de ce riche ouvrage.

La part du diable, dans le roman de Ferron, c'est le péché du vicaire Lupien. « Le diable joue en cela sa partition en ce monde, comme nous l'enseigne notamment l'histoire de Job » (p. 52), analyse Cardinal. Et si le docteur Fauteux (le mécréant) exprime des remords sur son rôle d'entremetteur juste avant son suicide et que Marguerite (la magoua), vieillissante, maudit le jour où elle et le vicaire ont conçu son fils, le chanoine Tourigny pleure de joie en contemplant le jeune Armour, l'enfant de l'adultère, à la mort Philippe Cossette, le père « adoptif ». Le curé, qui voit le monde comme « un espace moral [...] complexe, marqué par l'incertitude et la singularité des situations » (p. 60), conçoit que « c'est [...] Dieu qui dupe le malin dès lors que la faute commise est ultimement arraisonnée au bien » (p. 57).

Selon cette conception des choses, le docteur Fauteux, « libéral et mécréant » (p. 72), en orchestrant l'adultère de Marguerite et du vicaire Lupien, apparaît comme l'instrument du destin, l'instrument du bien, puisque vit grâce à lui la lignée des Mithridate/Cossette. Aussi, alors qu'on l'enterre dans le champ du Potier avec les misérables et les fous, devient-il un exemple et une occasion de charité et de miséricorde pour la paroisse de Batiscan,

¹ Un site patrimonial depuis 2008. Des maisons qui ont abrité les Gérin-Lajoie, les Bellemare et les Caron (famille de Jacques Ferron par sa mère – sur les rapports de l'écrivain avec la branche maternelle, il faut lire les premiers chapitres de cet autre magnifique ouvrage, *Le fils du notaire* [Fides, 1997] de Marcel Olscamp), entre autres.

suite de la page 14

souligne Cardinal. D'après celui-ci, ce genre de renversement paradoxal, baroque, serait caractéristique du roman de Ferron, comme lors de la bénédiction «inconsciente» du jeune Armour par Mgr Laflèche, ou quand ce dernier se convertit à la perspective théologique de son chanoine, ou encore dans le fait que Marguerite, damnée, assume finalement le rôle de sacrifiée. Dans tous les cas, l'«esprit de l'Évangile» triomphe du discours des prêtres abstraits. Pour l'auteur, Ferron veut ainsi rendre compte de l'existence d'une religiosité centrée sur le Christ de la miséricorde durant la Survivance, d'un catholicisme pratique, à l'échelle de la paroisse et loin de l'évêché, qui est celui d'un peuple qui résiste à la domination de Rome, tel Mithridate à son époque.

Pour Cardinal, cette dualité explique également pourquoi les personnages du récit de Ferron forment autant de contre-points aux saints que célèbrent l'hagiographie et l'historiographie traditionnelle canadienne-française: le mécréant contre le dévot, la femme adultère contre la vierge, et bien sûr, le chanoine contre Sa Grandeur. Il indique: «Ce n'est [...] pas le discours du pénitent et de la sainteté crucifiante qui s'imposent sur la scène de la catholicité batiscanaise, mais celui d'un autre chemin de croix, d'un autre martyr, où se manifeste somme toute la part bienfaitrice du diable (du mal)» (p. 105). Or, comme le note l'auteur, Ferron n'est pas «un catholique qui s'ignore, mais un héritier, jouant de cet héritage pour à la fois l'assumer et le dépasser» (p. 142). Et il s'adresse à ses contemporains. Ce qu'il offre, toujours selon Cardinal, c'est un portrait qui remet en cause le discours uniment négatif de certains artisans de la Révolution tranquille sur le passé catholique et canadien-français.

COURTE CRITIQUE

Les amateurs de Ferron, et a fortiori ceux du Saint-Élias, apprécieront la profondeur de *La part du diable* et la perspicacité de son auteur. Mais ce livre peut plaire à un lectorat plus vaste, puisque la trame est une réflexion plus large sur la religion catholique et notre passé canadien-français. C'est donc aussi à une réflexion sur notre parcours collectif, sous l'égide du bon docteur, que nous invite ce livre. Sur ce plan, je formulerais deux critiques, que j'espère opportunes, dans le but d'alimenter la réflexion initiée par l'auteur.

D'une part, Cardinal fonde une partie de son analyse sur le clivage entre les «ultramontains intransigeants» et un clergé plus modéré qui gravite autour de Mgr Taschereau à Québec. Cardinal affirme ainsi:

Pour les intransigeants (Mgr Bourget, Mgr Laflèche), il fallait plutôt s'accommoder de l'ordre civil et de ses lois. Le personnage du chanoine Tourigny n'est vraisemblable, sinon pertinent, que si l'on tient compte de cet arrière-plan, de cette lutte des évêques et des membres du clergé sur la scène du discours. Par son récit, Ferron aura pris acte de cette division interne au sein de l'épiscopat, s'insinuant avec ironie dans cette brèche par laquelle il nous donne à voir un autre récit du Canada français où le pouvoir de l'Église n'est pas exclusivement intransigent et dominateur, mais à la fois pragmatique, tolérant et miséricordieux (p. 138).

Pour saisir cette division de l'épiscopat québécois, Cardinal s'en remet principalement à l'interprétation de Sylvain et Voisine (*Histoire du catholicisme québécois*, tome 2, 1991), et ne retient pas celles de Ferretti (*Brève histoire de l'église catholique au Québec*, 1999) et Perin (*Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*, 2008), dont les ouvrages figurent malgré tout dans la bibliographie. Ferron, certes, condamne à plusieurs égards l'évêque de Trois-Rivières dans sa narration même, mais il semble problématique d'affirmer qu'il prend acte de la division de l'épiscopat, dans

le sens où l'interprète Cardinal, dans la mesure où l'historiographie récente tend à démontrer l'importance du caractère politique de ce clivage, dans la foulée de la défaite des Patriotes et de l'Acte d'Union, entre les évêques de Montréal et Trois-Rivières et celui de Québec, qui défend le statu quo avec l'appui des autorités britanniques (ce qui peut sans doute se traduire par la «modération», le «réalisme» ou le «libéralisme»). Par ailleurs, l'auteur note lui-même que le chanoine Tourigny est en décalage par rapport à l'époque dans laquelle le récit a lieu, ce qui rend sa «correction fraternelle» à l'égard de Mgr Laflèche volontairement anachronique: «il serait fort étonnant de trouver dans nos annales de la vie catholique ou monographies de paroisse une vie de prêtre comparable à [la sienne] [...]» (p. 137). Oserions-nous aller jusqu'à affirmer que Ferron fait honneur à Mgr Bourget dans la citation qui clôt le prologue de *La part du Diable*: «Mais j'ai peut-être raison: cette

religion est plus que le catholicisme; elle a été une culture de revanche et de survie; elle nous a empêchés d'avoir l'âme brisée» (in p. 16).

D'autre part, les expressions «repli identitaire» (p. 27), «lieu de repli» (p. 27), «xénophobe» (ibid.), «insensible à l'altérité» (p. 44), à la «rencontre de l'autre» (p. 27), «le repli sur soi et le refus de l'autre» (p. 110) face à un Canada français «ouvert à l'altérité» (p. 110), etc. pour décrire la perspective de Sa Grandeur sont très chargées, sur le plan sémantique (elles renvoient en fait à un large corpus en éthique philosophique et à diverses appropriations, notamment dans le discours politique), et trop contemporaines pour traduire fidèlement, pourrait-on croire, la pensée de Ferron. Toutefois, il faut accorder à Cardinal la liberté qu'il accorde lui-même à l'auteur du Saint-Élias: «Si l'écrivain est en effet souverain par son acte de nommer, de raconter, cela implique que c'est le récit qui en partie précède le réel, lui donne forme et le donne à lire [...]. Le récit (l'écrivain) engendre en effet le réel, comme le fils engendre le père.» (p. 133)

EN GUISE DE CONCLUSION

Quelque part entre Louiseville et Batiscan, entre la cathédrale et l'évêché de Trois-Rivières, on trouve depuis 1926 la statue de Mgr Laflèche. Sur son socle, une allégorie de la Vérité tient un livre sur lequel est écrite une phrase que Sa Grandeur avait souvent à la bouche, s'il faut en croire son Apothéose: «Verbum Dei non est alligatum». La parole de Dieu n'est pas enchaînée. De façon analogue, et dans une perspective mécréante, souhaitons que Jacques Cardinal, après son ouvrage sur *Le ciel de Québec* et maintenant celui-ci, continue de témoigner des écrits de Jacques Ferron, comme il y a lieu de les redécouvrir en un temps où le fils Trudeau succède au père, contrepoint brébeuvois de Son Éminence de la Grande Corne, et qu'il le fait si merveilleusement bien. ❖

Autres recensions d'ouvrages de Jacques Cardinal dans *Les Cahiers de lecture*

Le livre des fondations. Incarnation et enquébecquoisement dans Le ciel de Québec de Jacques Ferron
Automne 2009

Filiations
Été 2011

Humilité et profanation. Au pied de la pente douce de Roger Lemelin
Été 2013